INTOLERANCE ET RELIGION

Texte paru dans « La Nouvelle Revue d’histoire »

Dans son livre intitulé Qu'est-ce qu'une vie réussie ?, Luc Ferry écrit : « A ceux qui déplorent le reflux des religions, il faut redire combien, sous leurs formes traditionnelles au moins, elles continuent encore aujourd'hui d'être à l'origine de la quasi-totalité des guerres et des conflits qui ensanglantent la planète ». Dans la bouche du ministre de l'Education nationale, de tels propos surprennent pour au moins deux raisons. La première est que la vaste majorité des guerres — à commencer par les deux guerres mondiales qu'a connues le XXe siècle — n'ont pas eu des causes religieuses. La seconde est que Luc Ferry regroupe visiblement sous le terme générique de « religions » des croyances de nature bien différente, voire opposée.

Ce qui frappe en effet, lorsque l'on étudie les plus anciennes religions de l'Europe — les religions païennes —, c'est précisément qu'elles ignorent toute forme d'intolérance proprement religieuse. Ce sont des religions polythéistes, auxquelles adhèrent des peuples qui n’imaginent pas un instant devoir reprocher aux autres peuples de sacrifier à d'autres divinités. Ces religions sont étrangères au fanatisme. Elles ignorent la persécution religieuse, la croisade contre les « infidèles » ou les « mécréants », la guerre au nom de Dieu. Orthopraxies plus qu’orthodoxies, elles ignorent également les notions de dogme, de schisme ou d'hérésie.

L'empire romain a toujours respecté les croyances locales, au même titre que les usages juridiques des peuples soumis. S'il s'est opposé aux druides, lors de la conquête romaine, et par la suite aux chrétiens, c'était pour des raisons strictement politiques : aux premiers, les Romains reprochaient de galvaniser la résistance gauloise, aux seconds d'être mauvais citoyens. Les Grecs, quant à eux, allaient jusqu'à entretenir un culte au « dieu inconnu ».

La même tolérance se retrouve dans des religions à portée universelle, comme les religions asiatiques. Au cours de son histoire, le bouddhisme n'a guère été missionnaire. L'hindouisme traditionnel ignore pareillement le

prosélytisme. Professant que Dieu est présent dans chaque forme de l'univers, il fait de la tolérance envers l'Autre un devoir, et non une concession. Les Japonais n'ont jamais cherché non plus à exporter le shintoïsme, pas plus qu'Athènes n'a cherché à imposer à Sparte le culte d'Athéna.

L'intolérance religieuse, génératrice de guerres menées au nom de la foi, n'apparaît en fait dans l'histoire de l'humanité que dans un contexte bien précis : avec la naissance du monothéisme.

A l'origine, le monothéisme n'est qu'une monolâtrie : pour les premiers Hébreux, Yahvé n'est qu'un dieu national, au côté des dieux protecteurs des peuples voisins. Dans les couches les plus anciennes de la Thora, rédigées au VIIIe siècle av. notre ère, élohim est un pluriel : Yahvé n'est que l'el ou l'éloah des Israélites, un el que ces derniers placent au-dessus des autres. C'est ce qu'affirme Moïse : « Qui est comme toi parmi les dieux, Yahvé ? Qui est comme toi illustre en sainteté ? » (Exode 15,11). Yahvé lui-même ne nie pas l'existence des autres dieux. Il interdit seulement que l'on se prosterne devant eux, car il est un dieu « jaloux » (qana) (Deut. 5,9 et 6,14-15, Exode 20,5). Son nom même est Jaloux (Exode 34,14).

L'idée proprement monothéiste ne commence à percer qu'à la fin de l'Exil, chez un prophète inconnu qu'on a dénommé le Second Isaïe. Formulée dans sa plénitude, cette idée implique l'existence d'un Dieu universel, d'un Dieu unique au double sens du terme : à la fois sans rival et Tout Autre. Dès lors, la règle est claire : « Hors du monothéisme, point de salut ».

La plus célèbre des « Dix Paroles » (ou « Dix commandements »), « Tu ne tueras pas », n'est nullement un impératif moral absolu, qui proclamerait que toute vie humaine est sacrée. Seule est sacrée la vie du croyant orthodoxe. La preuve en est que Moïse, à peine redescendu de la montagne où Dieu lui a confié le Décalogue, s'empresse de faire mettre à mort 3 000 idolâtres (Exode 32,28). « Tu ne tueras pas » n'arrive d'ailleurs qu'en septième position sur les tables de la Loi. La première prescription, celle qui commande toutes les autres, est : « Tu n'auras pas d'autres dieux (élohim) en face de moi » (Exode 20,3).

Ce premier commandement fonde une Alliance (B'rith), un contrat d'exclusivité entre Yahvé et son peuple. L'espace sacré des Hébreux étant avant tout structuré selon le haut et le bas, cette alliance élève le peuple juif. Par rapport aux autres peuples, elle l'astreint à des devoirs, mais elle lui donne aussi des droits. Elle en fait une « nation de prêtres » destinée à guider l'humanité vers un monde plus « juste ». L'ethnocentrisme s'épanouit ici en universalisme.

Les peuples idolâtres sont alors voués au « hérem », terme qui désigne à la fois l'exclusion, la mise à l'écart et l'éradication. Dieu demande aux Hébreux d'exterminer les idolâtres (Deut ; 7,1-6 et 20,10-13), les Hébreux demandent à Dieu de faire périr leurs adversaires. Les impies, désormais, peuvent et doivent être tués. Yahvé déclare à son peuple : « Nul ne tiendra devant toi, jusqu'à ce que tu les aies exterminés » (Deut. 7, 24).

« Les (autres) nations, les goyim, écrit Jean Soler, représentent le mal pour la seule raison qu'elles sont autres » (1) On a là la racine de l'altérophobie, liée à la hantise des mélanges (à commencer par les mariages mixtes, cf. Esdras 10) : l'Autre est « impur ». Qu'il soit étranger ou simplement déviant, le mal, c'est l'altérité. Et le seul moyen de triompher du mal, c'est d'en extirper jusqu'aux racines.

Après avoir ordonné le massacre des Madiânites, Moïse reproche aux Hébreux d'avoir laissé la vie aux femmes et les fait tuer à leur tour, en même temps que leurs enfants du sexe mâle (Nombres 31, 15-17). S'ensuit une série presque ininterrompue de massacres. Après les Madiânites, ce sera le tour des Hittites, des Girgashites, des Amorites, des Cananéens, des Perizzites, des Hivvites, des Jabuséens, des Philistins, des Moabites. Génocides et nettoyages ethniques sont perpétrés par les Hébreux, résolus à faire payer aux idolâtres « le salaire de la vengeance de Yahvé » (Nombres 31,3).

Tout comme Jéhu, David et Saül font couler des flots de sang. Josué détruit Jéricho : « Ils dévouèrent à l'anathème (hérem) tout ce qui se trouvait dans la ville, hommes et femmes, jeunes et vieux, jusqu'aux taureaux, aux moutons et aux ânes, les passant au fil de l'épée » (Josué, 6-21). De même tout le pays : « Il ne laissa pas un survivant et voua tout être vivant à l'anathème, comme Yahvé, le Dieu d'Israël, l'avait ordonné » (Josué 10,40).

Le judaïsme hisorique ne renoncera jamais à combattre l'« idolâtrie » (avoda zara). Il ne sera cependant prosélyte que d'une façon négative : les conversions seront découragées, mais les « nations » devront se soumettre aux sept lois noachides, qui ordonnent la répudiation des autres cultes.

L'islam, qui procède également du monothéisme biblique (par l'intermédiaire dess communautés judéo-chrétiennes des premiers siècles), affichera de son côté un universalisme intransigeant et missionnaire, ne dédaignant jamais de recourir à la force pour gagner de nouveaux adeptes.

Avec le christianisme, la perspective se transforme. L'unité foncière de l'espèce humaine est toujours proclamée avec force, mais il n'y a plus de

peuple élu : c'est sur un même pied d'égalité que Dieu appelle à lui tous les hommes. Par rapport au judaïsme, le christianisme représente l'universalisation du « nous ». L'amour (agapè) l'emporte sur la Loi, le pardon devient une valeur, au détriment parfois de la « justice » tel que la comprend la Thora.

La notion-clé devient alors celle de conversion. En bonne théologie, le non-chrétien ne peut jamais jouir que d'une dignité imparfaite. La tolérance n'est au mieux qu'un compromis provisoire, une patience qui connaîtra sa fin. Dans une perspective eschatologique, la coexistence du Bien et du Mal, de la Vérité et de l'Erreur, est ultimement impossible. Seul le Bien a théologiquement le droit d'exister. Pour jouir d'une dignité parfaite, l'« idolâtre » (ou le « païen ») doit donc abandonner ses croyances d'origine, spécifiques, pour adopter une identité censée correspondre au Vrai et au Bien absolus. Dans l'Eglise universelle, les différences de foi doivent céder la place au Même. Se voulant héritiers des apôtres, les missionnaires s'y emploieront, au risque d'acculturer tous les peuples du monde à un modèle de civilisation particulier.

La théologie prend en même temps une forme dogmatique. Contrairement au commentaire talmudique, le dogme se veut univoque, fournissant ainsi de nouveaux motifs d'exclusion. Parallèlement aux « croisades » extérieures (en Terre sainte) ou intérieures (contre les Albigeois), la dénonciation des schismes et des hérésies justifiera de nouveaux massacres. La guerre « juste » est avant tout une guerre justifiée moralement. Livrée au nom du Bien, elle transforme l'adversaire en figure du Mal, c'est-à-dire en ennemi absolu. D'où le caractère impitoyable des « guerres de religions ». L'Inquisition, elle, se fera juge du for intérieur, c'est-à-dire des pensées et des arrière-pensées.

Il ne faut cependant pas oublier, comme le disait récemment Régis Debray, que « le religieux est à la fois ce qui permet aux hommes de vivre, d'aimer et de se donner et ce qui les pousse à haïr, à tuer et à prendre ». Cette ambivalence leur est constitutive. Si sacrés que puissent être ses textes fondateurs, toute foi reste inséparable d'une herméneutique. Aucune ne se réduit à l'interprétation que veulent en donner les adeptes du fondamentalisme ou du littéralisme. (Le jihad, qui désigne la « guerre sainte » dans l'islam classique, signie « effort sur soi-même » dans la mystique soufie). Au surplus, les contradictions ne manquent pas, y compris dans ces textes sacrés. Jésus semble cautionner la non-violence quand il dit : « Heureux les pacifiques » (Mt 5,9). Mais il déclare aussi : « Pensez-vous que je sois apparu pour établir la paix sur la terre ? Non, je vous le dis, mais bien la division » (Luc 12,51). C'est de la même Eglise que se sont réclamés Torquemada et François d'Assise, les papes incestueux de la Renaissance et Mère Thérésa.

Alain de Benoist

1. Jean Soler, L'invention du monothéisme, de Fallois, Paris 2002, p. 59.